

Russel Aurore Bouchard

citoyenne libre et historienne professionnelle,
Chicoutimi, Ville de Saguenay (1948 -)

(2003)

“La civilisation,
un temps d’arrêt dans la longue marche
de la caravane de l’histoire :
le cas des Montagnais laurentiens....”

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES

CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>
à partir du texte de :

Russel Bouchard

“La civilisation, un temps d’arrêt dans la longue marche de la caravane de l’histoire : le cas des Montagnais laurentiens...”

In Russel Bouchard, *La fin de l’Histoire par un témoin oculaire !!!*, chapitre VII, pp. 57-78. *Chik8timitch, Saguenay*, Russel Bouchard, 2003, 126 pp.

[Autorisation formelle accordée par l’auteur le 4 février 2019 de diffuser ce texte, en accès libre, dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : Russel-Aurore Bouchard : rbouchard9@videotron.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5” x 11”.

Édition numérique réalisée le 5 février 2019 à Chicoutimi, Québec.



Russel Aurore Bouchard

citoyenne libre et historienne professionnelle,
Chicoutimi, Ville de Saguenay (1948 -)

“La civilisation, un temps d’arrêt
dans la longue marche de la caravane de l’histoire :
le cas des Montagnais laurentiens....”



In Russel Bouchard, *La fin de l'Histoire par un témoin oculaire !!!*, chapitre VII, pp. 57-78. Chik8timitch, Saguenay, Russel Bouchard, 2003, 126 pp.

Illustration de la couverture :

« La Mort et le Bûcheron. (La Fontaine, Livre premier, Fable 16) ». – En hommage à Jean de La Fontaine (1621 † 1695), dont les Fables, en ces temps dissolus et incertains, retrouvent leurs couleurs et leurs lettres de noblesse.

[5]

Table des matières

Profil épistémologique du concept de civilisation [57]

Un temps d’arrêt de la longue caravane de l’histoire [62]

L’homme, l’âme de la cité [65]

La cité, l’âme de la civilisation [67]

*Les attributs temporels et culturels d’une civilisation : proposition
d’une définition* [69]

*Un épiphénomène de civilisation : l’exemple des Montagnais des
contacts* [72]

[57]

Russel Aurore Bouchard

citoyenne libre et historienne professionnelle,
Chicoutimi, Ville de Saguenay (1948 -)

“La civilisation, un temps d’arrêt
dans la longue marche de la caravane de l’histoire :
le cas des Montagnais laurentiens....”

In Russel Bouchard, *La fin de l’Histoire par un témoin oculaire !!!*, chapitre VII, pp. 57-78. *Chik8timitch, Saguenay*, Russel Bouchard, 2003, 126 pp.

***Profil épistémologique
du concept de civilisation***

[Retour à la table des matières](#)

Dans ses *Écrits sur l’histoire*, notre contemporain Fernand Braudel (1902 † 1985) ¹, un des maîtres de la pensée historique moderne, a tenu à notifier avec beaucoup de pertinence la distinction qu’il faut faire entre *la* civilisation qui met en cause l’humanité entière, et *les* civilisations qui marquent des portions d’humanité dans le temps et l’espace. Pour lui, le mot civilisation ne voyage jamais seul : « *il s’accompagne inmanquablement du mot de culture...* » Et encore là, ajoute-t-il, il faut prendre le temps de noter la différence entre *la* culture, et *les* cultures ; *la* culture étant, prenons la définition de l’anthropologue anglais bien connu, [Bronislaw Malinowski](#) (1884 † 1942), l’« *ensemble des formes acquises de comportement dans les [58] sociétés humaines* » (donc, une manière d’être), par opposition à la notion normative, hiérarchique, conflictuelle et subjective de *la* civilisation. « *Une civilisation peut mourir. La civilisation ne meurt pas* », renchérit, d’un ton lapidaire qui laisse bien peu de place à la

¹ Fernand Braudel, *Écrits sur l’histoire*, Paris, Champs / Flammarion, 1969.

nuance, Lucien Febvre (1878 † 1956)² dans son fabuleux [*Combat pour l’histoire*](#).

À la mort de Louis XIV (†1715), le mot civilisation est toujours dans les limbes. En tout cas, le « *Nouveau dictionnaire françois de Pierre Richelet* », un observatoire incontournable pour la langue française, en est dépouillé. Il y est bien question du mot *civilisé*, pour désigner la manière élégante et non barbare de se comporter à la table, à l’église, au palais et en société ; mais, pour le reste, il faudra aux étymologistes patienter encore une ou deux décades avant de s’en repaître.³

Le mot apparaît officiellement dans les bouquins au début des années 1730, au coeur des Lumières, dans le langage du droit plus spécifiquement, pour désigner un acte de justice, un « *jugement qui rend civil un procès criminel* »⁴. Et c’est de l’encrier du français Jacques Turgot (1727 † 1781), baron de L’Aulne, que l’expression prend son sens moderne, en 1752, pour signifier le « *passage [de la barbarie] [59] à l’état civilisé* ». Homme politique, économiste et philosophe à ses heures, Turgot prépare alors un ouvrage sur l’histoire universelle ; un brouillon d’écriture qui, hélas pour lui le pauvre garçon, ne lui rendra pas grâce au Parnasse des écrivains puisqu’il ne verra jamais le jour sous sa plume. C’est, semble-t-il, l’économiste français Victor Mirabau (1715 † 1789), le père du célèbre tribun révolutionnaire, qui l’utilisera pour la première fois dans un texte imprimé en 1756, sous le titre de « *Traité de la population* ». ⁵

Clin d’œil nullement méchant décoché à l’endroit des réverbères qui ont éclairé ce grand siècle, prenons le temps de souligner que Voltaire, Rousseau et Montesquieu n’en font nullement usage. Quoique Voltaire, le plus licencieux des trois, effleure le sujet par mégarde et sans le nommer dans « *Le Mondain* », un poème d’une rare vitalité, rédigé en 1736, qui a été fortement dénoncé par les bigots

² Lucien Febvre, [*Combat pour l’histoire*](#), Paris, A. Colin, 1962.

³ Pierre Richelet, *Nouveau dictionnaire françois*, Genève, Éditions G. de Tournes, 1710.

⁴ M. Berthelin, *Abrégé du dictionnaire de Trévoux*, Paris, Laurent-Charles D’Houry, 1762.

⁵ Fernand Braudel, *Grammaire des civilisations*, Paris, Champs / Flammarion, 1993.

et les philosophes de son époque pour l’éloge satirique qu’il a fait du luxe, du lucre et de la luxure ; des produits de l’humanité qu’il trouvait infiniment moins méprisables qu’une vie austère employée dans l’intrigue et la dévotion, souillée par les ruses, l’hypocrisie, ou les manœuvres concussionnaires : « *Le superflu, chose très nécessaire, a réuni l’un et l’autre hémisphère* » —ce qui est justement la rencontre des civilisations, cette sorte de quête perpétuelle du paradis [60] perdu ; et ce qui revient à dire que la *nature* de l’homme est dans la civilisation et non dans les forêts vierges...

« *Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faisais-tu dans les jardins d’Éden ?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
La chevelure un peu mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée. »*
[...]

« *Et vous, jardin de ce premier bonhomme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
C’est bien en vain que par l’orgueil séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place :
Le paradis terrestre est où je suis. »*

Pour les penseurs du milieu du XIX^e siècle, tel François Guizot (1787 † 1874)⁶, historien français qui a participé à la naissance du mot et qui a contribué à affermir ses lettres de noblesse dans les dictionnaires d’époque⁷, la notion de civilisation réfère encore plus explicitement au concept de progrès social et intellectuel ; c’est-à-dire à « *l’action de civiliser* », à « *l’état de ce qui est civilisé* », « *rendre civil et sociable* », « *polir les mœurs* ». Plus pessimiste, l’Allemand

⁶ François Guizot, [*Histoire de la civilisation en Europe*](#), Paris, Didier, 1846.

⁷ Napoléon Landais, *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, extrait et complément de tous les dictionnaires anciens et modernes les plus célèbres*, Paris, Didier, 1851.

[61] Oswald Spengler (1880 † 1936)⁸ se dit plutôt d’avis que chaque civilisation est l’aboutissement d’une culture : « *la culture se fige brusquement, écrit-il, elle meurt, son sang coule, ses forces se brisent : elle devient civilisation* » ; cette culture a donc, pour ce dernier, un fondement organique soumis aux lois du développement biologique qui passe de la croissance à la maturité, puis à la décadence (entendons la civilisation comme phase mécanique et artificielle d’une culture), et, finalement, à la mort.

Pour l’Anglais Arnold Toynbee par contre (1889 † 1975)⁹, la mort d’une civilisation est loin d’être un fait aussi inévitable que le suggère Spengler. Confondant allègrement le terme civilisation avec le mot de culture, et offrant ainsi une cible particulièrement attirante pour les anthropologues qui le lui reprochèrent, il se borna à confondre ses détracteurs en ratiocinant que « *la civilisation telle que nous la connaissons, est un mouvement, non pas une condition ; [qu’]elle est un voyage, non pas un port* » ; « *[et] qu’on ne peut pas décrire (son) but parce qu’il n’a jamais été atteint* ». L’idée, loin d’être dénudée de tout intérêt, a tout de même le mérite de contribuer à élever l’esprit au-dessus du corps, à libérer le concept des préjugés, des formes visibles et des apparences esthétiques plus trompeuses qu’autrement.

[62]

Nullement soucieux de dissiper les malentendus, Philip Bagby ajoute à la confusion des idées¹⁰, en tentant d’établir à son corps défendant des critères hiérarchiques qui autorisent les comparaisons, sans avoir réussi pour autant à établir une base objective : du sommet à la base de cette pyramide, se trouvent ainsi les *très grandes civilisations*, les civilisations secondaires ou *sous-civilisations*, et les *petites civilisations* qu’il réduit à l’état de cultures à peine plus relevées. Bagby, dans un livre publié en 1958, suggère même d’utiliser *civilisation* au cas où des villes sont en cause, et *culture* dans le cas des campagnes urbanisées ; une version particulièrement

⁸ Oswald Spengler, *Le déclin de l’Occident*, Paris, Gallimard, 1948. (UQAC, CB19T756, 1951F)

⁹ Arnold Toynbee, *Étude de l’histoire*, 12 vols., 1934-1961. Également : *La grande aventure de l’humanité*, Paris, Grande Bibliothèque Payot, 2002.

¹⁰ Fernand Braudel, *Les ambitions de l’histoire*, Paris, Éditions de Fallois, 1997, t. 2, pp. 221-222.

réductrice de ce qu’est *une* civilisation, puisqu’elle réfère beaucoup plus à l’enveloppe qu’à l’esprit qui l’agit. Ici, osons le dire, ce sont les formes physiques, les habits et les volumes qui triomphent à rebours de l’histoire et à contre-pied de l’esprit transcendant.

Un temps d’arrêt de la longue caravane de l’histoire

[Retour à la table des matières](#)

Bien au fait de la multiplicité des écoles qui se confrontent par concepts et disciplines interposés dans l’éternel et fort étendu champ de batailles de l’histoire, Braudel tranche carrément en faveur d’une définition toute taillée d’avance, claire à souhait il est vrai, celle de son [63] collègue Marcel Mauss ¹¹, sociologue et ethnologue français (1873 † 1950), à qui il attribue d’ailleurs le mérite d’avoir réussi à dégager quatre critères qui ont la double qualité d’être aisément utilisables pour l’observation et d’être suffisamment dégagés de tout jugement de valeur. Ce sont : un, « *les aires culturelles* », c’est-à-dire un territoire donné où il y a fréquence de certains traits communs, ce que les anthropologues nomment un logement ; deux, « *les emprunts* » culturels, qui voyagent, s’adaptent, se transfèrent ; trois « *les refus* », qui réfèrent à la conscience, au caractère, à l’identité ; et quatre, « *les possibilités ouvertes par ce triple jeu* ». La définition particulièrement bien inspirée de Mauss, un jalon incontournable pour quiconque entreprend de construire une idée de ce qu’est *une* civilisation, vaut le détour et mérite l’hommage d’une citation :

« On peut donc proposer la définition suivante d’une civilisation : c’est un ensemble suffisamment grand de phénomènes de civilisation, suffisamment nombreux, eux-mêmes suffisamment importants tant par leur masse que par leur qualité ; c’est aussi un ensemble, assez vaste par le nombre, de sociétés qui les présentent ; autrement dit : un ensemble suffisamment grand et suffisamment caractéristique pour qu’il puisse signifier, évoquer à l’esprit une famille de sociétés. Famille que l’on a, par

¹¹ Marcel Mauss, « *Les civilisations. Éléments et formes*, Exposé présenté à la Première Semaine Internationale de Synthèse », Civilisation, 1929.

ailleurs, des raisons de fait de constituer : faits actuels et faits historiques, linguistiques, archéologiques et anthropologiques ; faits qui font [64] croire qu’elles ont été en contact prolongé ou qu’elles sont apparentées les unes avec les autres. Un ensemble de faits, un ensemble de caractères de ces faits correspondant à un ensemble de sociétés, en un mot une sorte de système hypersocial de systèmes sociaux, voilà ce qu’on peut appeler une civilisation. » ¹²

La logique d’un tel échafaudage, admirable en tout, s’impose effectivement d’elle-même sur les précédentes par son articulation aussi géniale qu’objective. Mais, en dépit de la nette supériorité de cette avancée conceptuelle, elle ne saurait combler pour autant l’idée intime que je me fais de la marche de l’humanité confrontée aux lois naturelles conditionnant l’aire d’occupation impliquée. À lire la multitude d’auteurs qui ont posé directement la question, on comprend rapidement, au reste, qu’il y a autant de définitions que d’approches, et qu’on entre, de prime abord, dans le domaine de la perception de l’histoire et des agents collectifs accouplés aux facteurs naturels qui la fabriquent. L’histoire n’ayant rien d’un absolu et les historiens n’ayant pas encore été en mesure d’y dégager une seule certitude éternelle, *la civilisation* apparaît alors comme un tout en devenir, un projet qui se confond dans la marche de l’humanité ; *a contrario* d’une civilisation qui se veut partie éphémère de ce tout, une finalité en soit.

Par définition, le phénomène de civilisation se veut un phénomène collectif *accompli*, dans le sens de mûr, de complet. Sur le plan étymologique, il réfère plus précisément à la *cit*, qui est le corps politique des citoyens ; [65] à la *citadelle*, une petite cité fortifiée ; aux *citoyens*, les membres d’une communauté politique organisée ; aux *civilités*, l’observation des convenances ; et au *civisme*, le dévouement du citoyen à l’État. Partant de ce paradigme qui ne contredit en rien le modèle de Mauss, voire même de Toynbee qui me rejoignent à maints égards, il suffit de se poser trois questions pour tâcher de comprendre ce que peut être... *une civilisation*, qui est ce temps d’arrêt d’une portion d’humanité dans la longue marche de la caravane de l’histoire : Qu’est-ce que l’homme ? Qu’est-ce que l’humanité ? Quels sont les critères et les formes d’expressions

¹² *Ibid.*

culturelles qui identifient une démarche collective particulière, coercitive et concurrentielle ?

Impossible, en effet, de comprendre objectivement ce qu’est *une* civilisation sans avoir compris le but de l’humanité ; et, partant de cette prémisse, impossible de comprendre ce qu’est l’humanité sans avoir compris ce qu’est l’homme. L’affaire étant encore en délibéré, tentons de contourner cette difficulté par une approche en deux temps deux mouvements : 1- l’homme en tant qu’âme de la cité ; 2- la cité en tant qu’âme de la civilisation.

L’homme, l’âme de la cité

[Retour à la table des matières](#)

Mettons les choses en perspective : l’univers est régi par un ensemble de lois, des lois dites naturelles qui soumettent tous les êtres vivants et les obligent à négocier entre eux l’espace et les conditions pour leur survie. Au sein de cet ordre universel incontournable, les humains, parce qu’ils sont dotés d’une raison et d’une conscience [66] qui leur permettent de transcender la matière, de définir le temps et de cerner l’espace, constituent un univers particulier qu’il convient de gérer d’une manière et selon des modes qui évoluent dans le temps et dans l’espace, mais qui ne peuvent se soustraire aux impondérables de la première, la mère des lois, la Nature. *Nature, Raison et Conscience* forment donc les assises de l’humanité qui est un corps commun, une association coercitive définie par un état d’esprit associé à une prise en charge de l’existence, une anticipation de la vie qui sert de base à la morale et aux lois humaines que cette dernière autorise et contraint à son tour dans des aires d’occupation mues par un esprit qui prend forme et s’exprime dans celui du groupe, la cité.

Cela étant, s’il est encore un projet féroce que celui de réussir à expliquer l’homme un jour, on comprend, en fonction du précédent préambule à tout le moins, que sa nature n’est pas étrangère à sa quête d’absolu ; qu’elle est dans son hérité (l’inné) et son héritage (l’acquis, le culturel, l’éducation et tout ce qu’il est sensé recevoir de sa mort à sa naissance) ; et qu’elle est dans ses apprentissages, dans sa mémoire, dans ses facultés d’y référer en association à ses semblables

pour battre le présent et le projeter dans l’avenir... ce qui, encore une fois, est *la* civilisation, le produit le plus accompli —pour l’heure—, selon ce qu’on sait, de l’homme et de l’humanité...

Sachant que cet assemblage est à la fois beaucoup et trop peu pour comprendre parfaitement bien ce qu’est *une* civilisation ; sachant que l’homme est à la fois un, indivisible et solidaire, pour ne pas dire « *dissemblables mais [67] non solitaires* » comme le définit si éloquemment George Orwell dans son éclair de génie, *1984* ; et sachant qu’*une* culture est une manière d’être d’une portion de l’humanité qui s’exprime dans un cadre temporel plus ou moins élaboré ; on comprend que l’homme est intrinsèque à la société humaine et que la nature de l’un et l’autre se retrouve dans la mémoire, individuelle et collective, dans la morale et dans les conventions que les individus se donnent pour régir les rapports entre eux, le corps social et l’environnement naturel particulier qui évoluent dans ce qu’il convient d’appeler l’esprit de la cité. Et c’est le produit de cette symbiose, cet esprit, qui donne naissance à *une* civilisation, *un* module de *la* civilisation en devenir.

La cité, l’âme de la civilisation

[Retour à la table des matières](#)

Pour Platon (~428 † ~348), comme pour la plupart des philosophes de l’Antiquité, la première loi de nature qui prolonge l’homme dans un noyau social organisé et soudé par la religion et la politique —la cité—, se trouve dans l’obéissance absolue envers la loi. Nature et raison sont ainsi, pour lui et pour la plupart des penseurs de son époque qui ont permis de dessiner les contours de l’âme de la cité, une prémisse incontournable. L’ordre qui règne dans la nature prend ainsi donc, pour un être capable de réflexion, conscience de lui-même ; de sorte que la connaissance de soi conduit le citoyen (qui ne peut être qu’un homme sage) à se reconnaître une filiation avec le principe ordonnateur, Dieu, législateur suprême. Dans la *République*, le philosophe Zénon (né vers ~490 ~485), [68] fondateur du stoïcisme, jette sur la cité un regard universel projeté dans l’avenir :

« Ne forçant par les armes que ceux qu’il [Alexandre le Conquérant] ne pouvait rallier par la persuasion, il rassembla en un tout les éléments épars du monde, mêla et recomposa dans une grande coupe d’amitié les vies, les caractères, les mariages et les mœurs, et voulut que tous regardassent la terre comme leur patrie, son camp comme leur citadelle et leur forteresse et les gens de bien comme leurs parents et les méchants seuls comme des étrangers. » ¹³

Pour Machiavel (1469 † 1527), cette loi de nature —humaine— qui se manifeste dans l’esprit de la cité, se trouve dans le pouvoir politique ; alors que Hobbes (1588 † 1679) la trouve dans celui de la guerre ; Spinoza (1632 † 1677), dans l’environnement naturel ; Bossuet (1627 † 1704), dans l’œuvre de la Providence ; Kant (1724 † 1804), dans la morale inconsciente qui s’affirme dans la cité et prépare à la paix ; et Montesquieu (1689 † 1755), dans l’esprit des lois où repose le fondement de la justice et de la paix. Et à fouiller dans le dictionnaire général des grands penseurs de l’humanité, on pourrait y ajouter du reste autant de raisons qu’il s’en trouve à vouloir percer le mystère de l’existence humaine. Locke (1632 † 1704), Marx (1818 † 1883), et combien d’autres, y ont vu aussi en effet, chacun à leur façon, un souffle initiateur qu’ils ne sauraient décrire [69] pleinement, mais qui agit néanmoins en fonction de l’âme et de la nature humaines.

Sans trop se soucier de ce que ses pairs ont pensé avant lui, Rousseau, ce phare de l’humanité, nous a appris pour sa part dans un style qui a fait sa marque de commerce et sa bonne renommée, que « *chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; et [que] nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout* ». « *Les maisons font la ville, mais les citoyens font la cité* ». ¹⁴ Esprit dominant, corps défendant, nature humaine transcendante, sens commun, il ressort de cette confusion de la pensée qu’une civilisation

¹³ Plutarque, *La Fortune ou la vertu d’Alexandre*, in, *Le citoyen / Textes choisis & présentés par Marie Gaille*, Corpus / GF Flammarion, 1998, p. 206.

¹⁴ Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social, ou principes du droit politique* (« Du pacte social », Livre 1, chap. VI), Genève, 1762.

peut être aussi un temps d’arrêt, une réflexion pour comprendre l’homme dans son univers connu, vécu et pressenti. « *Le monde est un chantier, où travaille l’intelligence humaine*, écrivait un certain Père Delos, *et l’œuvre qui en ressort est la civilisation* ».

Qui dit mieux ?...

Les attributs temporels et culturels d’une civilisation : proposition d’une définition

[Retour à la table des matières](#)

Les précédentes réflexions nous amènent à ce constat : *une* civilisation n’est pas que le substrat d’un esprit collectif idéalisé et spécifique au milieu naturel d’où elle émerge ; [70] elle est aussi le fruit d’un rapport de forces et d’un rapport d’échanges avec des collectivités endogène et exogène ; ce qui sous-tend une dynamique extensive à partir d’un noyau qui tend vers *la* civilisation, de sa naissance à sa mort. Par voie de conséquence, si *une* civilisation est mue par un esprit, elle développe aussi une anatomie qui témoigne de son histoire, de ses échanges, de ses refus et de son niveau d’accomplissement ; bref, elle a une forme originale. Mais l’importance de cette forme, sa spécificité, sa qualité intrinsèque, ce spectre, sont, par conséquent, moins en fonction de la mesure du périmètre géographique d’où elle émerge, que de la mesure des rapports qu’elle entretient avec l’environnement naturel ambiant et avec le monde extérieur.

Autrement dit : contrairement à ce que prétend futilityment Bagby, il n’y a pas de très grandes, de moyennes et de petites civilisations réduites au niveau de culture ou de sous-culture ; il y a plutôt *une* civilisation en marche dans un espace —un logement— donné, c’est-à-dire des niveaux qui marquent son évolution avant son accomplissement final, sa mort dans une autre. Spectralement parlant, elle est donc, pour un, limitée ; pour deux, elle s’étend d’un noyau à sa périphérie qu’elle a tendance à vouloir avaler ; et, pour trois, elle est conséquemment mortelle. Et c’est ce paradigme qui nous autorise à lui trouver une forme caractéristique, voire unique, et qui nous permet de la définir en un modèle observable s’opérant en trois temps

trois mouvements dont on trouve de petits points de concordance dans les approches de Spengler et Toynbee, et de plus grands dans celle de Mauss qui en est d’ailleurs redevable à [71] l’anthropologue allemand Adolphe Bastian (1825 † 1905), auteur d’un important ouvrage sur les civilisations d’Amérique précolombienne ¹⁵ :

Une civilisation, œuvre collective exceptionnelle et magistrale, est le fruit d’un ensemble de phénomènes et d’épiphénomènes de civilisation ¹⁶ qui dépasse celui d’une phratrie, d’une province, d’un État politique, d’un pays voire même d’une confédération de pays indépendants. Elle prend ses assises sur un territoire plus ou moins bien délimité où elle se manifeste dans une dynamique extensive. Et elle se définit une personnalité en fonction de la nature humaine et de l’environnement naturel d’où elle émerge ; en fonction de sa propre histoire et des épiphénomènes de civilisation qu’elle a absorbés en son sein ; en fonction des rapports de force présents qu’elle entretient avec son univers connu ; et en fonction des [72] échanges et des emprunts qu’elle entretient ou qu’elle a entretenu avec le monde extérieur.

Un épiphénomène de civilisation : l’exemple des Montagnais des contacts

[Retour à la table des matières](#)

En fonction de ce que dégage cette approche épistémologique, historique, anthropologique et philosophique éprouvée et éprouvable,

¹⁵ Adolf Bastian, *Kulturländer des alten Amerikas*, 1878-1889.

¹⁶ Je donne ici à ces deux termes, la définition du dictionnaire *Le Petit Robert de la langue française*, édition de 1993 : *épiphénomène*, étant un phénomène secondaire, un phénomène d’apport ; et *phénomène*, étant exactement « *tout ce qui se manifeste à la conscience, que ce soit par l’intermédiaire des sens (phénomènes extérieurs, physiques, sensibles) ou non (phénomènes psychologiques, affectifs)*. Dans ce sens, on peut donc dire que le *phénomène de civilisation* est, par définition, un recouplement de phénomènes sociaux et culturels formant des sociétés particulières, auxquels s’ajoutent des épiphénomènes endogènes et exogènes. Et par nature, ce *phénomène de civilisation* est répandu sur une masse de populations qui défie la tribu et la confédération d’icelles.

on conviendra sans trop de difficulté, que de ce regroupement d’épiphénomènes et de phénomènes formant *une* civilisation, les humains n’en « *mouroient pas tous, mais tous [en] étoient frappés* » (dixit Lafontaine, dans *Les animaux malades de la peste*)... De cette démarche qui se veut libérée au possible de la chaîne des préjugés, il ressort donc —objectivement— qu’*une* civilisation se construit à partir de trois ingrédients aussi élémentaires qu’indissociables : 1- une *idée* du monde, partie inconsciente partie sciemment entretenue et développée, originale, commune et étendue au-delà du noyau qui la supporte et véhicule, *idée commune* accouplée à une manière commune de se situer dans le temps (histoire, philosophie, etc.), de s’accomplir dans le connu (connaissances acquises) et dans l’inconnu (quête spirituelle et métaphysique) ; 2- un *territoire* à partir duquel cet esprit initiateur entend essaimer ; 3- et une *forme* expansive qui se manifeste et s’épanouit dans les techniques de survie joutées à un certain art de vivre, dans les technologies, dans l’architecture et dans l’expression culturelle et artistique sous toutes ses formes.

[73]

Idée, Territoire, et Forme : cet échafaudage finalement assemblé, le cas d’espèce que je prendrai pour éprouver cette hypothèse est donc le suivant :

Voici un peuple des plus singuliers vivant dans un état jugé « primitif » (sic) par les Européens de l’époque, les Montagnais de l’Est de l’Amérique du Nord, avant l’hécatombe virale du XVII^e siècle, qui a littéralement provoqué l’effondrement de cette société humaine en moins d’un siècle. Chiffrée sommairement à quelque trois ou quatre mille individus à son apogée, vers 1600 ¹⁷, cette collectivité « primitive », évolue alors dans un immense territoire délimité, au sud, par le fleuve Saint-Laurent, au nord, par la tête du bassin versant qui accote le territoire des Naskapis, à l’est par la côte du Labrador, pays des esquimaux, et à l’ouest par la rivière Saint-Maurice, pays des Attikamewks (le cœur du Québec actuel). En tout, une forêt difficile d’accès d’environ 200 000 km², un territoire qui ne s’embarrasse pas de se fondre dans celui du voisin, au gré des disettes, des cycles de reproduction plus ou moins prolongés de la faune, de la morsure plus

¹⁷ Russel Bouchard, *Le dernier des Montagnais / Vie et mort de la nation ilnu*, à compte d’auteur, 1995.

ou moins éprouvante de certains hivers, du déplacement des migrations de caribous et de la recrudescence des guerres intertribales qui en résulte parfois.

Ces petits peuples nomades, totalement ignorants des autres mondes qui ont commencé à les visiter et à les infecter sur les plans militaire, spirituel, culturel, [74] économique, technique, commercial, et... viral, vivent donc de chasse, de pêche, de cueillette et de fouissage, disposent d’un mobilier particulièrement pauvre, échangent biens, fortunes et cultures avec les peuples limitrophes, s’habillent de peaux de bêtes et vivent dans des abris des plus précaires, faits de branchages, de peaux d’animaux ou d’écorce. Côté technologique, exception faite du cuivre natif qui arrive au compte-gouttes des Grands Lacs, ces gens sont encore à l’âge de pierre, pour mieux dire vivent un peu comme leurs semblables du Néolithique qui ont entrepris de coloniser l’Europe, 8000 ans auparavant.

La question est maintenant de savoir : Avec un tel calendrier, une telle industrie lithique et une telle organisation sociale, sommes-nous en présence d’une simple alliance de peuples primitifs évoluant aux confins des lignes de contacts des anciennes cultures mésoaméricaines ¹⁸ (au sud) et thuléennes ¹⁹ (au nord), d’un épiphénomène ethno-culturel, ou de rien du tout ? Ou sommes-nous en présence d’une civilisation dans le sens que nous lui donnons dans cette approche ?

[75]

Certes, la culture apparente qui se dégage de la société montagnaise des contacts telle que nous la connaissons aujourd’hui, est des plus archaïques. Nul n’en doute ! Mais ces peuples nourrissent néanmoins une certaine *idée de la cité*, ²⁰ qui se manifeste dans leurs

¹⁸ Pour le terme de *Mésoamérique*, j’emprunte la définition qu’en donne le doyen des historiens américains, Francis Jennings, dans son livre, *Les fondateurs de l’Amérique* : « terme généralement utilisé pour désigner les aires de développement des sociétés avancées du centre et du sud du Mexique et de la péninsule du Yucatan et pour les distinguer des régions septentrionales du Mexique actuel ».

¹⁹ Thuléens : Esquimaux.

²⁰ À ce sujet, d’ailleurs, le sociologue Russell Thornton, professeur et membre du *Graduate Group in Demography de l’Université Berkely*, Californie, a

lieux de foire et dans leurs citadelles des bois marquant les jalons de leur « empire » ; ils occupent, dominant et essaient sur un *territoire* où ils ont développé des techniques de survie fort efficaces et parfois même fort ingénieuses, témoins d’une étonnante adaptabilité dans ce milieu naturel si rude ; ils entretiennent des rapports d’échanges plus ou moins fructueux, plus ou moins belliqueux avec les peuples contigus, voire même entre eux ; et leur aire d’accomplissement, bien que de pauvre apparence et d’architecture des plus éphémères, n’en est pas moins une réponse adaptée aux contraintes du milieu naturel où ils évoluent, et donne une forme originale au paysage.

C’est donc là, par définition, une communauté tribale typique du nord-est de l’Amérique du Nord, la communauté montagnaise, une confédération de tribus nomades qu’il convient de classer dans le groupe des épiphénomènes [76] d’une civilisation, la *civilisation amérindienne* qui fleurit dans un grand jardin de glace, de forêts, de déserts et de montagnes s’étalant à tout vent de la Terre de Baffin à la Terre de Feu. D’autres chercheurs plus ou moins érudits, à partir du prisme de leur propre personnalité, de leurs limites ou de leur habileté, y verront, peut-être, une mouvance de civilisation diamétralement opposée, un assemblage humain totalement différent. Pourquoi pas ? C’est là, la règle du jeu de la quête de la vérité, principal objet de la science qui ne demande qu’à être éprouvée. Ceci ne contredisant pas nécessairement cela, le seul consensus qui m’apparaît souhaitable dans cet esprit, est celui d’un désir souverain de comprendre, d’élargir notre compréhension des choses, du monde et de la nature humaine, d’éteindre les préjugés.

Oui ! le passé est sujet d’interprétation ; ce qui le met à la disposition de l’intelligence, du génie et de l’art. Mais il n’en demeure pas moins irréductible ! Un pays ne peut exister sans son histoire ; et si elle est faussée, soit intentionnellement, soit par médiocrité, lâcheté ou paresse, il n’y règne aucune vraie valeur émancipatrice. Le pays régresse ! Pour tout régime, quel qu’il soit, la sagesse n’est pas de le déformer pour assouvir les passions de quelques individus et de le

noté que « *l’urbanisation sous une forme ou sous une autre, a été l’une des caractéristiques majeures, pendant des milliers d’années, des différentes populations indigènes du Nouveau Monde* ». Cf., *American indian holocaust ans survival / A population history since 1492*, Norman, University of Oklahoma Press, 1987.

récuser comme s’il s’agissait d’un désert où rien ne peut pousser contre leurs intérêts, contre leur mégalomanie ou contre leurs ambitions politiques ; mais bien d’y voir un tremplin pour de nouveaux progrès, tout en préservant ce qu’il comportait de valeurs réelles. Voir son hypothèse soumise à rude épreuve puis déclassée au terme d’un questionnement serré, et remplacée par une [77] autre, bien démontrée, plus pertinente, plus éclairante, est loin d’être une disgrâce pour un chercheur de vérité. C’est là, la récompense ultime pour sa contribution à l’avancée de l’humanité. Tenir à avoir raison à tout prix, c’est déjà avoir tort...

* * *

Ce faisant, le lecteur plus ou moins sympathique à l’énoncé de mon hypothèse, devra me pardonner —encore une fois !— de prendre prétexte de cet effort de réflexion aussi sincère qu’il se peut, pour conclure par cette merveilleuse pensée, pertinente à souhait, de l’auteur Francis Jennings, doyen des historiens américains dont on vient de publier, aux Éditions du Rocher, la traduction française de son généreux testament d’homme de vérité, sous le titre « *Les fondateurs de l’Amérique* » (titre original « *The founders on America* »). Le constat —peu reluisant !— qu’il dresse de l’état de la recherche —panaméricaine— sur l’histoire des premiers migrants qui ont entrepris de coloniser ce continent en des temps qui sont loin de faire consensus, est aussi brutal qu’essentiel. Qu’il plaise à ceux et celles qui se sentent visés par cette condamnation par contumace, de s’accorder un moment de courage et de lucidité pour s’en libérer et se remettre en route :

« L’histoire des Amérindiens, sous tous ses aspects, est actuellement un immense champ de bataille où des érudits de toutes tendances s’affrontent féroce­ment à grands coups d’interprétations qui sont quelquefois totalement incompatibles. Il n’existe aucune possibilité de s’élever au-dessus de ces combats, et je suis persuadé qu’aucun auteur ne peut escompter être toujours du côté des gagnants. C’est la vie ! [...] En histoire comme dans maints autres domaines, il me semble que l’objectivité exige deux conditions —la fidélité de l’auteur à l’égard de ses sources, et, tout aussi importante, son honnêteté vis-

à-vis de ses lecteurs. L’erreur est naturelle et dans certaines limites pardonnable. Le mensonge ne l’est jamais. F.J. »

7 décembre 2002

[78]